

NIKOLAÏ REZANOV  
LE RÊVE D'UNE AMÉRIQUE RUSSE



OWEN MATTHEWS

NIKOLAÏ REZANOV

Le rêve d'une Amérique russe

*Traduit de l'anglais par Bruno Boudard*

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Sauf mention contraire, les illustrations de l'ouvrage  
sont issues de la collection de l'auteur.

Titre original : *Glorious Misadventures*  
This translation of *Glorious Misadventures* is published  
by Les éditions Noir sur Blanc by arrangement  
with Bloomsbury Publishing Plc.  
© Owen Matthews, 2013

© 2016, Les éditions Noir sur Blanc  
pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-409-8

*À Xenia, Nikita et Teddy*

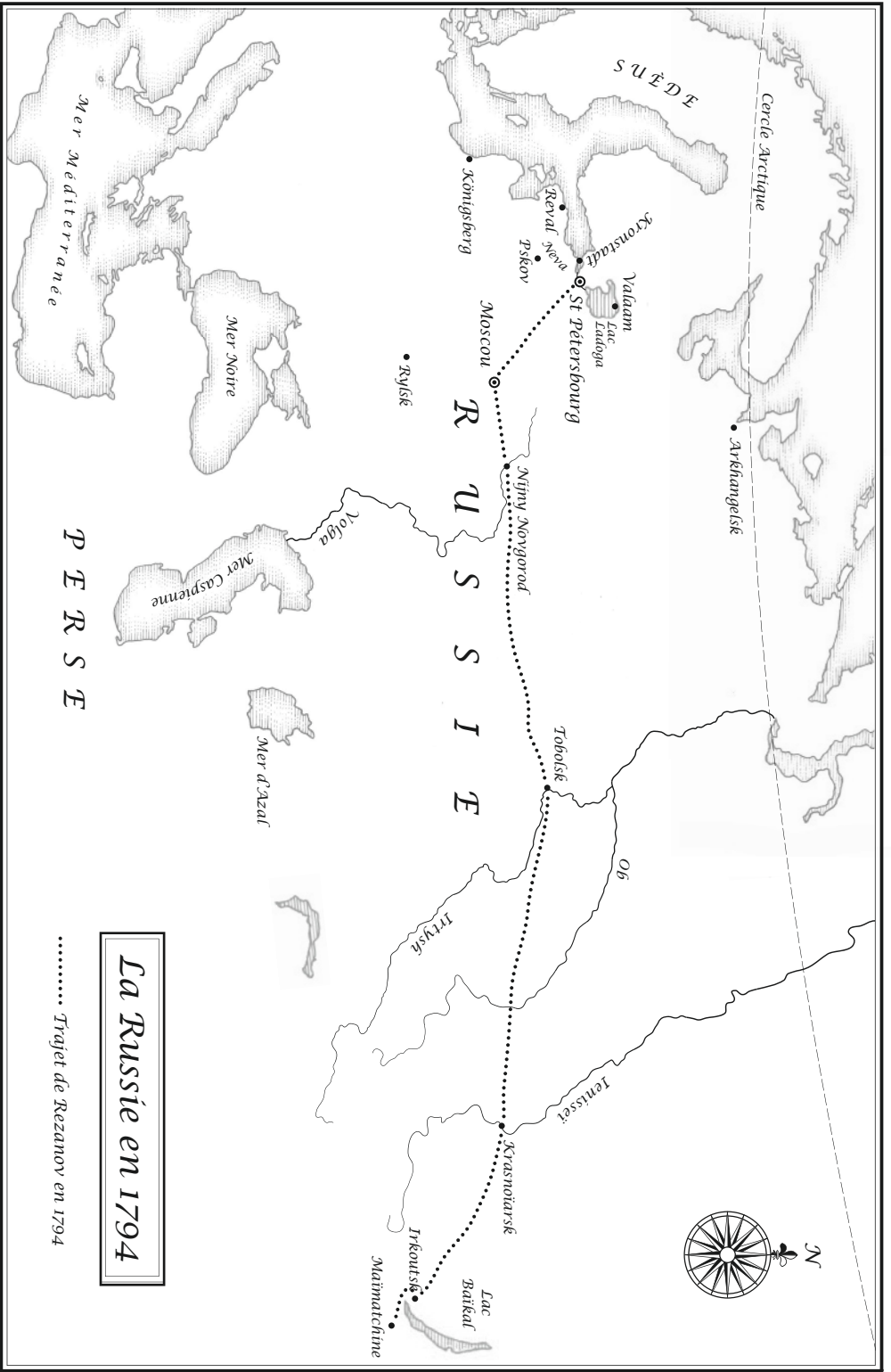


« Comme beaucoup d'entre nous, le général Bétristchev alliait une foule de qualités à une masse de défauts ; les uns et les autres foisonnaient en lui dans un désordre pittoresque. Aux moments décisifs, de la magnanimité, de la bravoure, une générosité sans bornes, une intelligence pénétrante ; joints à cela, des caprices, de l'amour-propre et des susceptibilités auxquelles aucun Russe n'échappe, lorsqu'il est désœuvré. »

NIKOLAÏ GOGOL, *Les Âmes mortes*

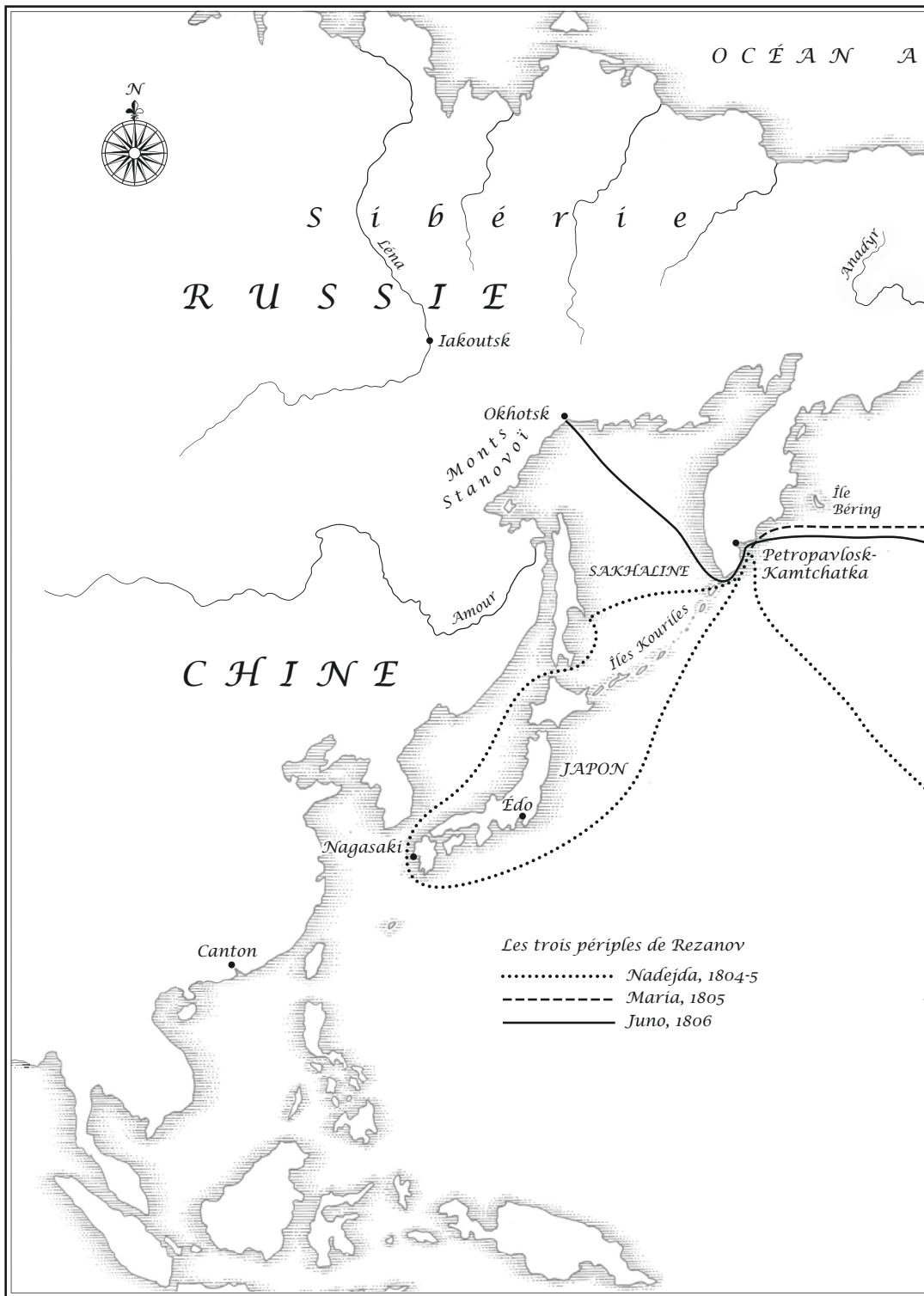






**La Russie en 1794**

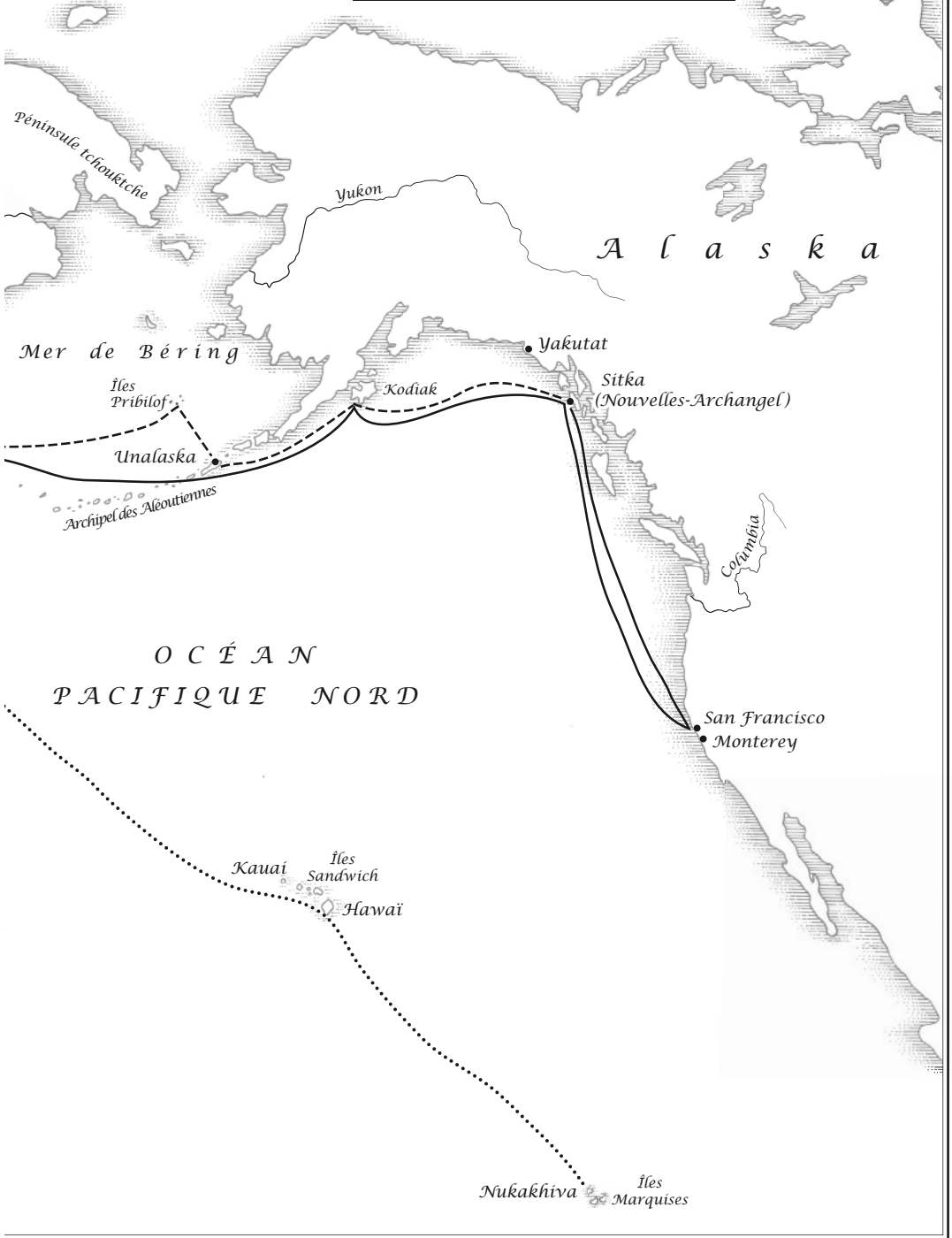
..... Trajet de Rezanov en 1794



*Les trois périples de Rezanov*  
 ..... Nadejda, 1804-5  
 - - - - - Maria, 1805  
 ————— Juno, 1806

R C T I Q U E

Le Pacifique nord en 1806





## Prologue

« Ô vous, Colombes russes, qui des périls du destin vous riez ;

Entre les monts d'Ida, un nouveau chemin vers l'est ouvrirez ;

Et sur les rivages d'Amérique, notre État nous implanterons... »

MIKHAÏL LOMONOSSOV,  
*Les Colombes russes, 1747*<sup>1</sup>

« Ce monsieur Rezanov était un homme dynamique, vif de tempérament ; un plumitif zélé, un causeur, plus enclin à bâtir de son bureau des châteaux en Espagne qu'à accomplir concrètement de grands desseins en ce monde. »

Capitaine VASSILI GOLOVNINE<sup>2</sup>

Par une chaude soirée de printemps du mois de mai 1806, des fiançailles furent célébrées au fort de San Francisco, l'avant-poste le plus septentrional de l'empire américain d'Espagne. La résidence du gouverneur, une maison de plain-pied aux murs d'adobe qui offrait une vue incomparable sur la baie,

était décorée de fleurs sauvages<sup>3</sup>. Le sol avait été jonché de paille fraîche, tandis que des gâteaux au miel et un vin doux à la belle robe jaune attendaient les convives. Aux murs de la petite salle de réception étaient accrochés deux drapeaux. L'un était la toute nouvelle enseigne rouge et jaune de l'empire de Nouvelle-Espagne. L'autre, quelque peu défraîchi par les éléments, était la bannière civile rouge, blanc et bleu de l'empire russe<sup>4</sup>.

La future mariée était Doña María de Concepción Marcella de Arguello, la fille du gouverneur, âgée de quinze ans, un « ange aux yeux pétillants<sup>5</sup> », que sa famille appelait Conchita. Elle était vêtue d'une simple robe de coton blanc<sup>6</sup>. Le futur époux était un Russe de grande taille au visage sévère et aux cheveux très courts, prématurément gris pour ses quarante-deux ans\*. Il se nommait Nikolaï Petrovitch Rezanov. C'était un aristocrate, veuf, qui régnait sur un véritable empire de la fourrure, un marché qui s'étendait depuis l'Oural jusqu'à l'Alaska. Il portait l'uniforme vert foncé des chambellans du tsar Alexandre I<sup>er</sup> et, autour du cou, la croix blanche de commandeur de l'ordre de Malte, réservée aux favoris du père de ce dernier, Paul I<sup>er</sup>, récemment assassiné. Il arborait sur la poitrine l'étoile incrustée de diamants de l'ordre de Sainte-Anne première classe, signe des bonnes grâces de l'empereur.

Rezanov était un homme riche, qui comptait à la cour des amis puissants. Mais ici, en Californie, il était aussi un homme à bout, en qui couvait la folie. Trois ans en mer l'avaient mis à rude épreuve. Il avait complètement échoué à mener à bien la tâche principale que lui avait confiée son souverain : une ambassade au Japon afin d'établir des relations commerciales avec la nation ermite. Rezanov avait fini par développer une

---

\* Il ne subsiste plus qu'un seul portrait de Rezanov, peint au cours de l'été 1803, entre le moment où l'empereur Alexandre I<sup>er</sup> le décora de l'ordre de Sainte-Anne première classe et celui où il s'embarqua pour son tour du monde. Pendant la plus grande partie du XIX<sup>e</sup> siècle, ce tableau a été accroché en bonne place dans la salle du conseil d'administration de la Compagnie russe d'Amérique, au bord du canal de la Moïka à Saint-Pétersbourg. Il appartient aujourd'hui à la collection du Musée historique d'État de Moscou. Le masque mortuaire de Rezanov et les quelques dessins faits après sa mort à Krasnoïarsk nous donneraient une meilleure idée de son apparence physique, mais ceux-ci ont malheureusement été perdus.

obsession malade de sa condition ainsi que de son rang, au point de porter ses décorations comme une armure. Il était également devenu versatile, tyrannique et intransigeant. Il était capable de pleurer par ferveur patriotique en proposant des toasts à l'empereur ou de jouer des morceaux lyriques au violon. En même temps, il n'hésitait pas à envoyer paître les autres officiers en leur intimant d'aller baiser leur mère. Il avait passé le plus clair du voyage à se quereller violemment avec ses compagnons, à comploter contre eux ou à dénoncer leurs agissements, et ceux-ci lui avaient rendu la politesse en consacrant des pages entières de leurs journaux de bord à l'éreinter, l'y traitant d'« ignorant », de « parfait gremlin<sup>7</sup> » et de « pire crapule que le D[iable] ait jamais mis sur cette terre<sup>8</sup> ». Toutefois, certains d'entre eux étaient disposés à le suivre jusqu'au bout du monde, et ils le feraient.

Mais Rezanov était aussi un séducteur, doublé d'un habile diplomate et d'un joueur audacieux. La Californie était l'ultime étape du long périple qui l'avait conduit de la cour impériale russe, où s'était déroulée la plus grande partie de sa carrière, aux régions les plus reculées de la planète. Et c'était sur la côte nord-est de l'Amérique du Nord, presque inexplorée, qu'il espérait se racheter en réalisant, au profit de l'empire, un coup magistral qui le restaurerait dans les faveurs du tsar. Et peut-être aspirait-il aussi à une rédemption personnelle, sous la forme d'une nouvelle vie auprès de Conchita, la « beauté des Californies ».

Le père de la promesse, Don José Dario Arguello, commandant de la garnison de San Francisco, était issu d'un milieu totalement différent de celui de Rezanov. Né dans une famille de paysans d'un *pueblo* qui deviendra la Santiago de Querétaro du Mexique actuel, cet homme de grande taille à la peau foncée s'était élevé dans la hiérarchie des dragons espagnols à force d'intelligence et de détermination. À vingt-huit ans, alors sergent, il avait démontré son caractère bien trempé en prenant, après le meurtre de l'officier en charge, le commandement d'un groupe de colons qu'il emmena ensuite fonder une nouvelle localité baptisée Nuestra Señora la Reina de los Ángeles<sup>9</sup>. C'était un lieu modeste, l'une des missions les plus pauvres de Californie, mais Don José Dario Arguello espérait certainement que sa Los Angeles finirait par se développer et

avoir un jour quelque importance. Désormais âgé de cinquante-trois ans, Don José était un fidèle serviteur de l'empire de Nouvelle-Espagne, un homme pieux profondément attaché à sa femme et aux treize enfants qui lui restaient.

Arguello éprouvait des sentiments mitigés quant au mariage proposé. Rezanov avait fait irruption dans la vie paisible de sa famille moins d'un mois plus tôt, débarquant d'un brick déglingué de construction américaine, totalement affamé derrière ses beaux atours et l'haleine rendue fétide par le scorbut. Au cours des semaines suivantes, le Russe avait entrepris de chambouler le monde soigneusement ordonné d'Arguello. Il s'était d'abord appliqué à nouer des relations d'amitié avec les moines franciscains locaux, qu'il encouragea à briser l'interdiction de commerce avec le monde extérieur imposée par l'empire espagnol<sup>10</sup>. Il avait ensuite flirté avec la fille aînée d'Arguello – de manière parfaitement honorable, toujours en présence d'une duègne. Puis, au mépris de tous les obstacles liés au rang, à la religion et à la politique, il avait demandé Conchita en mariage, laquelle avait aussitôt accepté. Bien que n'ayant pour lui parler qu'un sabir espagnol mâtiné de français, Rezanov avait à l'évidence fait impression.

Et il n'y avait rien d'étonnant à cela. Rezanov était un courtois accompli, qui savait comment éblouir et charmer tout en se rendant indispensable. Il avait passé le plus clair de son existence à Saint-Pétersbourg, la cour la plus fastueuse d'Europe depuis la brutale décapitation de celle de Versailles. Il était de loin l'homme le plus remarquable et le plus sophistiqué que Conchita ait jamais rencontré. Guère surprenant alors de la voir souscrire avec enthousiasme à l'offre du Russe, même si cela impliquait de le suivre jusqu'à Saint-Pétersbourg – presque à l'autre bout du monde. Pour Arguello, en revanche, ces fiançailles signifiaient la perte probablement inéluctable de sa fille. En outre, le soupirant de Conchita n'était même pas catholique.

Malgré la perplexité que lui inspirait son futur gendre, avec son éloquence de bonimenteur, le Comandante Arguello était néanmoins déterminé à faire bonne figure pour un événement aussi considérable que les fiançailles de sa fille aînée. La fête aurait lieu dans la modeste salle de réception de sa résidence. Un orchestre fut recruté parmi les quarante soldats



que comptait la garnison du fort pour exécuter au violon et à la guitare le *barrego*, un élégant menuet espagnol. Les Russes pour leur part interprétèrent des giges campagnardes anglaises. Rezanov joua du violon et dansa avec sa Conchita aux yeux de jais.

« Elle était vive et pleine d'entrain, possédait un regard pétillant et troublant, de belles dents, des traits plaisants et expressifs, une silhouette gracieuse ainsi que mille autres charmes, et pourtant ses manières demeuraient simples et sans la moindre affectation », écrivait Georg Heinrich von Langsdorff, le médecin allemand de Rezanov et naturaliste de l'expédition. On servit aux invités « une excellente soupe de légumes et de légumineuses, puis des volailles rôties, un gigot de mouton, un assortiment de légumes préparés de différentes manières, de la salade, des pâtisseries, des fruits en conserve et une multitude de très bons aliments, de fromages [...] le vin, de production régionale, n'était que de qualité ordinaire, mais il fut suivi par un chocolat chaud réellement succulent<sup>11</sup> ».

Le lendemain étaient prévus des courses de taureaux ainsi que des combats d'ours et de chiens. Arguello envoya à l'aube huit soldats chargés de dénicher l'animal voulu et ils revinrent au crépuscule en traînant un brancard en peau de bœuf sur lequel était couché un grand ours brun aux membres ligotés. Langsdorff l'observa « barboter dans l'eau pour se rafraîchir [...] Personne n'osait s'aventurer près de lui, car il montrait les dents en grognant, tant il semblait indigné par le traitement qu'on lui faisait subir<sup>12</sup>. » Aucun des Russes n'eut l'indécatesse de faire remarquer à leurs hôtes qu'ils se proposaient, dans la distraction du lendemain, de tourmenter leur animal national jusqu'à ce que mort s'ensuive. Aussi ingénu dans ses manières que sa fille, Arguello n'établit manifestement pas le lien. Mais quoi qu'il en soit, la pauvre bête mourut dans la nuit et la compagnie dut finalement se contenter des traditionnelles courses de taureaux espagnoles.

Tandis qu'ils buvaient et dansaient dans l'air fraîchissant de la soirée, les Arguello étaient loin de soupçonner que, derrière sa courtoisie, leur prestigieux convive considérait les riches terres de Californie avec l'œil avide du conquérant impérial. Et que moins de dix ans plus tard, l'avant-poste le plus méridional

de la Russie serait implanté dans ce qui est aujourd'hui le comté de Sonoma, à cent dix kilomètres au nord du lieu où ils trinquaient au bonheur futur de Conchita.

## Introduction

« Jamais je ne vous reverrai,  
Jamais je ne vous oublierai »

ANDREĪ VOZNESENSKI, *Junona i Avos*<sup>1</sup>

« Aujourd’hui, les esprits dépravés vont en Amérique dans l’unique but de s’enrichir, avant de dilapider en quelques jours leur fortune au cours du voyage de retour, jetant comme de la poussière aux quatre vents les richesses que d’autres avaient mis tant années à obtenir par leurs larmes. Des êtres prêts à de telles extrémités sont-ils capables de respecter leurs semblables ? Les pauvres Américains [Indiens] sont, à la honte de la Russie, sacrifiés sur l’autel de leur débauche. »

NIKOLAĪ REZANOV,  
cité par le hiéromoine Gideon<sup>2</sup>

C’est au cours de l’été 1986 que j’entendis pour la première fois parler de Nikolaï Rezanov. J’avais alors quinze ans et je rendais visite à la sœur de ma mère, Lenina, qui habitait un appartement encombré, quai Frouzenskaïa, à Moscou. J’étais

à mille lieues d'imaginer que j'étais en train de vivre le dernier été de la vieille Union soviétique, les ultimes mois de calme avant que souffle le vent du changement qui devait balayer l'ordre ancien. Arrivé au pouvoir l'année précédente, Mikhaïl Gorbatchev s'apprêtait à ouvrir deux boîtes de Pandore : la glasnost et la perestroïka. Mais cet été-là, les certitudes de l'empire soviétique et du Parti communiste n'avaient pas encore été ébranlées par les fantômes exhumés du passé ou par la brutale nouvelle de la défaite qui se profilait en Afghanistan. On continuait à observer des files d'attente disciplinées devant le mausolée de Lénine, tandis que, dans les rues non engorgées de Moscou, les voitures occidentales étaient une vision inconnue et que les bâtiments étaient toujours placardés d'affiches géantes célébrant le travailleur socialiste à coups d'allégories héroïques.

Ma tante m'avait assigné divers chaperons pour me piloter à travers la capitale dans l'air poussiéreux de ces quelques semaines de vacances estivales. L'un d'eux – Viktor Elpidiforovitch, un ancien combattant qui arborait sur sa veste à fines rayures une impressionnante collection de médailles – m'annonça avoir réussi à se procurer des billets pour la revue qui triomphait alors à Moscou, l'opéra rock *Junona i Avos*. Le titre est incompréhensible, même en russe, si vous ignorez qu'il se réfère au nom de deux bateaux. Mais en Union soviétique tout le monde le savait. La première avait été donnée cinq ans plus tôt, au théâtre du Komsomol (Ligue de la jeunesse communiste) de Lénine – familièrement appelé le LenKom –, à deux pas de la place Pouchkine. Le succès avait été immédiat et ne s'était jamais démenti : au printemps 2013, on jouait encore *Junona i Avos* devant des salles combles. Au milieu des années 1980, les fans faisaient la queue des jours durant afin d'obtenir des places pour les représentations, lesquelles – avec l'indifférence caractéristique du système soviétique pour la loi de l'offre et de la demande – n'avaient lieu que tous les quinze jours. En ces temps innocents, on considérait profondément honteux d'acheter des tickets à prix exorbitant aux « spéculateurs » du marché libre.

Il faut reconnaître que c'était un spectacle à la fois enthousiasmant et émouvant. Basée sur des faits historiques mais largement enjolivée par le librettiste Andreï Voznessenski,

l'intrigue débute par l'arrivée en Californie espagnole de Nikolaï Rezanov, bel aristocrate russe et intime du tsar, à la tête des deux navires qui donnent son titre à l'œuvre. L'empire américain de Russie – c'était la première fois que j'entendais parler d'une telle chose – cherche alors à s'étendre vers le sud et Rezanov voit dans les riches terres de Californie un nouvel espace à conquérir. Les Espagnols sont dépeints comme des gens pieux, faibles et décadents, alors que les Russes, dans leurs élégants uniformes de la marine tsariste, apparaissent comme des hommes directs, énergiques et pragmatiques.

Comme c'était un opéra, c'était une histoire d'amour, et comme c'était une œuvre russe, c'était aussi une tragédie, naturellement. Rezanov et Conchita tombent amoureux. Le père de la jeune fille et les prêtres catholiques de son entourage sont horrifiés. Dans la version romancée, il y a même un duel entre le fougueux fiancé espagnol de Conchita – pure invention de Voznessenski – et le nouveau venu. Même les propres officiers de Rezanov le mettent en garde, soulignant qu'il lui faudrait obtenir la permission du tsar pour épouser une étrangère, catholique de surcroît. Notre héros balaie d'un revers de main toutes ces objections : porté par les ailes de l'amour, il volera jusqu'à Saint-Pétersbourg pour adresser sa requête à l'empereur, puis reviendra se marier avec Conchita. Elle n'ose y croire. « Jamais je ne vous reverrai, jamais je ne vous oublierai », chante le couple dans le dernier duo, aussi célèbre en Russie que le thème de *Jesus Christ Superstar* en Occident. Tandis qu'il rentre au pays, Rezanov tombe de cheval et meurt. Mais, refusant de croire à la nouvelle de son décès, Conchita continue d'attendre son amoureux trente-cinq ans durant. À la fin de ses jours, elle entrera en religion pour demeurer fidèle à sa mémoire.

Il est difficile de se rendre compte aujourd'hui de la stupefaction qu'il y avait, en ce temps-là, à voir sur une scène soviétique un aristocrate russe et des officiers tsaristes sous les traits de héros. La production, qui montrait aussi une immense icône de la Vierge se dressant au-dessus des acteurs, était baignée par la présence lancinante de la liturgie orthodoxe. Elle était truffée de références au « Seigneur empereur » et le drapeau impérial était triomphalement hissé lors du final. Mark Zakharov, le metteur en scène, fut médusé que l'opéra passe la

censure sans la moindre coupure. Mais *Junona i Avos* saisissait l'esprit de l'époque. Alors que les Russes prenaient conscience de la désagrégation de l'Union soviétique, voilà que leur était fait le récit nostalgique d'un empire perdu en Amérique. Et au moment où Gorbatchev insistait sur la nécessité d'une détente avec l'Occident, l'idylle de Rezanov et de Conchita venait rappeler que l'amour se jouait des frontières nationales. *Junona i Avos* offrait une vision romantique de la Russie présoviétique alors même que le public commençait à envisager la réalité d'une Russie postsoviétique.

Le plus incroyable, à mes yeux, était que l'histoire de *Junona i Avos* était en grande partie vraie. La Russie avait effectivement eu jadis un empire américain. En 1812, la limite des possessions du tsar se situait sur ce que l'on nomme de nos jours la Russian River, à une heure de voiture au nord de San Francisco par la Highway 1. La Russie avait également possédé – quoique brièvement – une colonie à Hawaï. Rezanov avait consacré le plus clair de sa vie à défendre l'idée que la côte ouest de l'Amérique pouvait devenir une province de la Russie et le Pacifique, une mer russe. Ce n'était pas du tout un dessein chimérique et farfelu, mais une véritable possibilité.

---

En ce matin de juillet 1803 où Rezanov quittait Saint-Petersbourg pour la côte du Pacifique, il s'apprêtait à parcourir un monde qui connaissait une mutation plus rapide que jamais au cours de son histoire. La France, plus grande puissance d'Europe continentale, venait d'être ébranlée par une révolution, mais elle était désormais dirigée par un Corse ambitieux qui aspirait à redessiner la carte de la planète. Napoléon avait conquis – puis perdu – l'Égypte, vaincu la Prusse et l'Espagne avant de se rendre maître de l'Italie ainsi que de la majeure partie de l'Allemagne. Il avait même ourdi avec le tsar Paul le projet d'arracher l'Inde à la Grande-Bretagne.

Le tout nouvel Empire britannique avait été créé par quelques affrontements décisifs et il pouvait être défait tout aussi rapidement, écrivit Napoléon à Paul. Le souvenir des deux grands coups de force coloniaux britanniques remontait à une génération seulement : en 1757, le général Robert Clive,

qui commandait les troupes de la Compagnie britannique des Indes orientales, avait brisé la dynastie moghole à la bataille de Plassey. Deux ans plus tard, l'audacieuse attaque du major-général James Wolfe sur la forteresse de Québec permit à la couronne britannique de s'assurer le contrôle des vastes régions qui constituaient la Nouvelle-France.

C'était une époque où le développement de la navigation autorisait des conquêtes prodigieuses pour satisfaire les velléités d'extension territoriale. Napoléon avait ouvert la voie, mais son alliance avec la Russie tomba à l'eau avec l'assassinat du tsar Paul en 1801. Néanmoins, l'heure était venue pour la Russie d'avancer ses pions sur l'échiquier mondial, estimait Rezanov. Sauf que ses téméraires manœuvres impériales auraient pour théâtre le Nouveau Monde et non l'Ancien : la Russie allait coloniser l'Amérique par l'ouest.

Comme pour Clive en Inde, l'instrument de l'ambition de Rezanov serait une puissante compagnie privée. Fondée en 1799 par Rezanov avec une kyrielle d'actionnaires haut placés, à la tête desquels le tsar lui-même, la Compagnie russe d'Amérique était un peu coulée dans le même moule que l'East India Company : elle avait été créée par une charte royale, avait le droit de lever des armées et d'administrer la justice, et enfin elle jouissait d'un monopole sur le commerce conçu pour lui offrir une position dominante permettant de générer des profits.

Depuis les années 1780, des marchands et aventuriers russes avaient établi une mainmise – assez précaire, toutefois – sur la côte pacifique de l'Amérique. Un chapelet de camps ou de forts isolés abritant une population hétérogène de condamnés, de trappeurs et de desperados étrangers, s'étirait sur quelque six mille cinq cents kilomètres le long de la bordure nord du Pacifique, du Kamtchatka à l'archipel des Aléoutiennes et à la toute nouvelle capitale de la Russie d'Amérique, la Nouvelle-Archangel – l'actuelle Sitka –, à l'extrémité méridionale de ce qui est aujourd'hui l'État américain de l'Alaska. Néanmoins, Rezanov était convaincu que les deux mille cinq cents kilomètres de territoires non revendiqués qui séparaient la Nouvelle-Archangel de San Francisco n'attendaient que d'être conquis – tout comme l'empire de Nouvelle-Espagne

qui s'étendait au-delà, lequel était faiblement peuplé et très mal défendu\*.

« Votre Excellence rira peut-être de mes audacieux projets, mais je suis persuadé qu'ils se révéleront extrêmement rentables. Avec des hommes et des moyens, et ce même sans gros sacrifices de la part du Trésor, tout ce pays pourrait devenir partie intégrante de l'empire russe. Ce n'est pas par des entreprises timorées, mais par des initiatives ambitieuses, que de grandes structures commerciales ont pu s'élever et gagner en puissance », écrivit Rezanov à son protecteur, le ministre du Commerce, après son retour de Californie en 1806.

---

Les fiançailles de Rezanov et de Conchita Arguello sur la côte du Pacifique marquaient l'achèvement d'un cycle. Depuis la fin du xv<sup>e</sup> siècle, les empires espagnol et russe n'avaient cessé de se rapprocher l'un de l'autre. L'Espagne avait envoyé ses conquistadors à l'ouest, vers le Nouveau Monde des Amériques, tandis que la Russie avait expédié des Cosaques risquer-tout à l'est, vers les régions reculées d'Asie septentrionale. L'Espagnol Vasco Núñez de Balboa fut le premier Occidental à apercevoir l'océan Pacifique après avoir traversé l'isthme de Panama en 1513. Plus de cent vingt ans après, le trappeur russe Ivan Moskvitine, ayant franchi la crête des monts d'Okhotsk, contempla de l'autre rive le même océan. L'or américain permit d'alimenter un siècle durant les guerres européennes de l'Espagne, concourant à la gloire de la cour de Madrid, et c'est l'« or doux » sibérien – la fourrure – qui finança les campagnes contre les Suédois, les Turcs et les Tatars par lesquelles les Russes se sont taillé un empire ainsi qu'une place sur la scène européenne. Et à présent les deux puissances se rencontraient enfin, les Russes insatiables considérant d'un œil vorace les fertiles et peu protégées terres espagnoles de Californie.

Des deux jeunes colonies européennes installées sur la côte pacifique nord de l'Amérique à l'aube du xix<sup>e</sup> siècle, c'était

---

\* Comme le pensait aussi le capitaine britannique George Vancouver, qui avait fait le lever topographique de la côte pacifique de l'Amérique quelques années auparavant.



la Nouvelle-Archangel, et non San Francisco, qui était la plus peuplée et la mieux défendue. On y construisait des bateaux tandis que les négociants de Boston y faisaient souvent halte pour venir aux nouvelles et s'approvisionner<sup>3</sup>. Au moment où Rezanov y débarqua en 1806, la San Francisco espagnole n'abritait pour sa part qu'une garnison composée de quarante soldats seulement et était dépourvue de docks. Le gouverneur de Nueva California déclara à Rezanov que « la cour d'Espagne craignait la Russie plus que toute autre puissance<sup>4</sup> ».

Aux yeux de Rezanov, ne pas s'emparer de ce territoire aurait constitué un crime contre la postérité. « Si nous le laissons nous filer entre les doigts, que diront les générations futures ? écrivit-il. Pour ma part, en tout cas, je refuse d'être celui qu'elles mettront en cause<sup>5</sup>. »

---

Tout historien en quête d'un héros découvrira inévitablement la part de la crapule dans son objet d'étude. L'héroïsme est une vertu visible uniquement au téléobjectif, semble-t-il. Et cela s'est vérifié avec Rezanov. J'ai emboîté le pas de cet homme depuis les boulevards et les palais de Saint-Pétersbourg jusqu'à Pskov, où il eut à effectuer un morne apprentissage dans des bureaux de comptabilité provinciaux au plafond bas pourri de fuites. Empruntant des trains, des camions de transport de charbon et une Lada cahotante, j'ai suivi sa piste de la ville sibérienne d'Irkoutsk, jadis capitale de l'Est sauvage russe, jusqu'au territoire des Bouriates et aux confins de la Chine. J'ai foulé le sable noir des plages de Petropavlovsk, au Kamtchatka, et, à l'extrémité opposée du Pacifique, de l'île de Kodiak, en Alaska. Je me suis tenu au cœur des vestiges du *presidio* où Rezanov avait dansé avec Conchita et j'ai frissonné sous la pluie au sommet de cet éperon rocheux battu par les vents que l'on appelle Castle Rock, à Sitka, emplacement de l'ancienne citadelle de la Nouvelle-Archangel où Rezanov avait passé l'hiver glacial de 1805-1806, tenaillé par la faim. Et j'ai consacré des heures – de nombreuses heures, étant donné que Rezanov avait été un bureaucrate, un courtisan et un ambassadeur qui, presque chaque jour de sa vie, rédigeait quelque chose – à la lecture des rapports, des journaux de bord ou

des lettres dans lesquels il exposait en long, en large et en travers ses idées ainsi que sa situation, et très rarement ses sentiments. Ce n'est qu'au cours des trois dernières années de son existence, loin de chez lui et victime des cruelles brimades que se plaisaient à lui infliger les officiers de l'expédition qu'il croyait commander, que le jargon administratif s'estompa pour laisser petit à petit émerger l'individu, avec ses indignations et ses souffrances.

C'est à l'autre bout de la planète que Rezanov découvrit à la fois l'humiliation et peut-être aussi l'amour. À la faveur de l'un ou de l'autre – voire des deux – l'homme commença de s'ouvrir. Mais, parallèlement, les privations subies conjuguées à l'exercice du pouvoir dans ces contrées reculées de l'empire russe le rendirent un peu fou. Certes, Rezanov était un grand visionnaire, mais il pouvait aussi à l'occasion être un menteur doublé d'un intrigant. S'il avait des moments de véritable bravoure, où il se distinguait par son sens du sacrifice, il était aussi capable de couardise, faisant porter sans vergogne le chapeau aux autres. De ce courtisan et politique de génie, l'histoire retiendra néanmoins la pratique d'une justice sommaire et le déclenchement d'une guerre privée contre le Japon par simple vengeance personnelle. Son amour pour Conchita était probablement sincère, pourtant il s'efforça dans ses rapports officiels de dépeindre sa relation avec la pauvre fille comme une cynique manœuvre stratégique. Son obsession malade du prestige lié à sa position était portée à un degré qui nous paraît aujourd'hui absurde, toutefois lors de son ambassade au Japon ou de sa visite en Californie, il n'avait rien d'autre à offrir que sa contenance et sa hâblerie, qui lui permirent de s'en sortir remarquablement, il faut le reconnaître.

Ainsi Rezanov n'était peut-être pas un héros, mais il était indubitablement un homme dont l'existence avait embrassé des univers différents. Les deux mondes dans lesquels il évoluait – la cour et les régions sauvages – étaient séparés par une distance à la fois sociale et géographique presque inimaginable pour l'esprit moderne. Rezanov parlait avec les tsars et comptait les plus grands noms de l'empire au nombre de ses amis comme de ses ennemis. Son projet d'Amérique russe fut l'objet d'une intense correspondance entre Napoléon et le tsar Paul, dans leurs rêves de domination mondiale. Et pourtant,

Rezanov consacra les dernières années de sa vie à rechercher de quoi se nourrir, mais aussi à se chamailler avec des colons illettrés et frondeurs.

À la tête d'une petite bande de Cosaques, de criminels et de renégats des zones frontalières, Nikolai Rezanov avait le dessein de faire de son pays l'égal de la grande puissance émergente qu'était la France. Son vœu était d'implanter sur les rivages du Nouveau Monde une autre Russie, meilleure, tout comme la vieille Angleterre avait créé une nouvelle et vigoureuse version d'elle-même dans les Treize colonies qui s'étaient récemment formées aux États-Unis. La Russie d'Amérique ne serait pas une république, bien sûr, mais un empire ordonné, dirigé par une compagnie sous la protection du tsar. Voilà quelle était la vision de Rezanov – une chimère dont ne subsiste pratiquement plus rien aujourd'hui. Et pourtant, de son vivant il avait semblé possible, l'espace de quelques années terriblement excitantes, que la Russie parvienne à coloniser l'Amérique – avec des conséquences incalculables pour les deux nations.



# 1

## L'homme et la nature

« Il était là, debout sur le rivage d'une mer déserte  
Et, plein de ses grandes pensées,  
Il regardait au loin... »

ALEXANDRE POUCHKINE,  
*Le Cavalier de bronze*, 1833

« Notre terre russe est capable d'enfanter ses  
propres Platons,  
Et ses propres Newtons, vifs d'esprit... »

MIKHAÏL LOMONOSOV,  
*Les Délices des rois*  
*et des royaumes terrestres*, 1741

Rien ne pouvait mieux instiller en un jeune garçon le sentiment de la suprématie de l'homme sur la nature que de grandir à Saint-Pétersbourg au moment où la prestigieuse cité émergeait des marécages. En 1703, Pierre le Grand avait ordonné la construction du premier édifice sur une île sablonneuse proche de la rive nord de la Neva, au cœur d'un marais infesté de moustiques et parcouru par un réseau de cours d'eau paresseux. Tous les ans, trente à quarante mille serfs

étaient enrôlés – soit un conscrit pour neuf foyers de l’empire –, puis emmenés à pied, sous escorte militaire, pour creuser les fondations des quais et traîner les blocs de pierre des futurs palais. En deux décennies, cette armée d’esclaves avait matérialisé le rêve de l’empereur en créant une grande ville aux maisons élégantes et aux rues pavées.

À la naissance de Nikolaï Petrovitch Rezanov, le 8 avril 1764, dans la modeste demeure familiale sise non loin de l’Amirauté, Saint-Pétersbourg était déjà une métropole européenne. « On pourrait qualifier cette cité de merveille du monde, s’extasia l’ambassadeur hanovrien, ne fût-ce qu’en considération du peu d’années qu’a exigées son édification<sup>1</sup>. » Saint-Pétersbourg était dotée d’une Académie des sciences, d’une université, d’un lycée préparatoire, ainsi que d’une belle cathédrale néoclassique, et son plan de rues avait été tracé par les meilleurs architectes d’Europe selon les derniers principes d’urbanisme moderne.

Le trait qui définissait le mieux la ville était son artificialité. Tant sa genèse que son existence ultérieure dépendaient entièrement de la personne du tsar. Saint-Pétersbourg était la *Rezidenzstadt* suprême : une ville bâtie autour d’une cour impériale, financée par l’État et – de moins bonne grâce – par l’aristocratie. « Pétersbourg n’est que la cour : un amas confus de palais et de chaumières, des grands seigneurs entourés de paysans et de pourvoyeurs », écrivit l’encyclopédiste français Denis Diderot en 1774 après l’avoir visitée à l’invitation de l’impératrice Catherine la Grande<sup>2</sup>. Pendant l’enfance de Rezanov, au cours des années 1770, seules trois des grandes artères de l’agglomération avaient été achevées : les rues Millionnaïa et Lugovaïa ainsi que le quai de la Rive basse, rebaptisé plus tard quai des Anglais. Derrière ces rues s’étiraient des rangées de « baraquements en bois aussi disgracieux que possible », comme l’observa elle-même l’impératrice<sup>3</sup>, ponctuées de demeures en bois qui abritaient la petite noblesse, forcée par décret de résider dans la capitale.

Sophie Frédérique Augusta d’Anhalt-Zerbst, appelée Ekaterina Alexeïevna par ses compatriotes d’adoption, était montée sur le trône sous le nom de Catherine II moins de deux ans avant la naissance de Rezanov, après avoir fomenté un coup d’État contre son mari le tsar Pierre III, un petit bonhomme triste. Avec l’énergie qui la caractérisait, Catherine vit

la cité à moitié terminée comme un défi à relever. « J'ai trouvé Saint-Pétersbourg presque entièrement faite de bois et je la laisserai couverte de marbre », confiait-elle dans un courrier à une amie en juillet 1770<sup>4</sup>. En attendant, la ville présentait un curieux mélange de grandiose et de délabré. « Les murs [des palais] sont tous lézardés, totalement hors d'aplomb et prêts à s'effondrer », se désolait Francesco Algarotti, un visiteur vénitien qui attribuait la médiocre qualité des bâtiments au fait qu'ils avaient été édifiés « par obéissance plutôt que par choix ». En Italie, « les ruines se forment en général avec le temps, raillait l'Italien, mais à Saint-Pétersbourg elles sont fabriquées de toutes pièces<sup>5</sup> ».

La Saint-Pétersbourg qui a bercé l'enfance de Rezanov était donc un immense chantier. Garçon, il s'est probablement joint à la foule de messieurs en manteau de confection anglaise et de pêcheurs finlandais aux yeux plissés qui se pressait pour regarder les manutentionnaires décharger des chalands les pièces de granit de quatre ou cinq tonnes destinées à la construction des nouveaux quais le long de la Neva, entreprise débutée en 1763 et qui se poursuivit par intermittence jusqu'au cœur du siècle suivant. En 1781, Elizabeth, l'épouse de Thomas Dimsdale, le médecin anglais appelé pour vacciner Catherine et ses enfants contre la variole, se demanda si le chantier titanesque prendrait un jour fin. « Les Russes – c'est là l'exacte vérité – sont connus pour commencer les choses avec beaucoup d'allant, nota-t-elle. Et, pendant un court laps de temps, ils avancent très rapidement, puis ils abandonnent pour se consacrer à quelque autre tâche<sup>6</sup>. »

Jeune homme, Rezanov a dû voir des pièces jouées en français au premier théâtre dramatique national de Russie, près de l'Amirauté. Nous savons qu'il a appris l'allemand et le français, sans doute auprès de précepteurs étrangers, membres de la florissante colonie d'Européens de l'Ouest – maîtres à danser, tailleurs, professeurs, soldats, capitaines de marine marchande et aventuriers – qui avait convergé vers la nouvelle capitale russe, appâtée par le puissant parfum de l'argent.

Parmi eux figurait le sculpteur français Étienne-Maurice Falconet, arrivé à Saint-Pétersbourg en 1766 sur invitation de l'impératrice. Il passa douze ans à y créer son chef-d'œuvre, la statue équestre de Pierre le Grand appelée *Le Cavalier de bronze*

(en russe *Le Cavalier de cuivre*), laquelle était non seulement un monument à l'ancien monarque, mais aussi à Catherine qui, par ce geste, se revendiquait l'héritière de sa grandeur. Le piédestal sur lequel repose la sculpture est un monolithe de granit de Carélie pesant mille deux cents tonnes et baptisé la pierre Tonnerre, que quatre cents hommes traînèrent à la force des bras à travers plus de six kilomètres de forêt, puis disposèrent sur une barge stabilisée par deux navires de guerre, avant de le débarquer pour la transporter, toujours à la force des bras, jusqu'à son emplacement actuel, sur la place du Sénat<sup>7</sup>. Le voyage du colossal bloc de pierre, ainsi que les tentatives répétées, mais infructueuses, pour couler la statue elle-même aux fonderies nationales de la perspective Liteïny, constituèrent un feuilleton à rebondissements qui, durant toute la jeunesse de Rezanov, rythma la vie de la cité, alimentant les commérages et l'incrédulité.

L'ensemble achevé fut enfin dévoilé au public en 1782 et il est à parier que Rezanov, alors âgé de dix-huit ans, compta au nombre des milliers de citoyens et de soldats qui vinrent assister à l'événement, marqué par le genre de cérémonie pyrotechnique sophistiquée dont raffolait Catherine. Une caisse de pin géante entièrement pavoisée, qui dissimulait l'œuvre aux regards du public, fut détruite par des charges de poudre au son des roulements de tambours et dans une gerbe de feux d'artifice<sup>8</sup>. En ce siècle des Lumières, il ne pouvait y avoir de démonstration plus éclatante des pouvoirs considérables de l'impératrice russe, capable de plier terre et mer à sa volonté, de remodeler la nature brute à l'image de la raison et de l'ordre.

Même à moitié terminée, la Saint-Pétersbourg dans laquelle avait grandi Rezanov était déjà très éloignée du reste de la Russie. « Une capitale aux confins d'un empire est comparable à un animal dont le cœur serait logé au bout de son doigt », fit remarquer Alexis Narychkine, le confident de Catherine<sup>9</sup>. Mais c'était justement là l'idée : Pierre voulait une Russie telle qu'elle pouvait être, non telle qu'elle était. Saint-Pétersbourg était une ville maritime dans un pays en grande partie enclavé. C'était une capitale européenne pour une nation qui, un siècle plus tôt seulement, ressemblait plus à un khanat tatar qu'à une principauté d'Europe.



Le parcours de la famille Rezanov était en tout point comparable à celui de la Moscovie elle-même. Comme de nombreux autres nobles de la grande-principauté, les Rezanov n'étaient pas des Russes, mais des descendants d'aristocrates tatars qui avaient prêté allégeance aux princes russes. « Grattez le Russe et vous trouverez le Tatar », ironisait Joseph de Maistre, ambassadeur de Savoie, dans un courrier à Napoléon<sup>10</sup>. Mais au-delà de la plaisanterie, cette affirmation s'avérait rigoureusement exacte pour presque un quart de la noblesse russe.

Les principautés de Kiev, de Moscovie, de Tver, de Novgorod et de Pskov avaient été sous suzeraineté mongolo-tatare de 1237 à 1480, lorsque le prince moscovite Ivan III décida finalement de défier la Horde d'or et de mettre un terme au paiement du tribut. Son petit-fils, Ivan IV *Grozny* – le Terrible ou, plus exactement, le Sévère –, s'empara en 1552 du fief tatar de Kazan. Ses mousquetaires prirent en 1556 Astrakhan, la capitale des Tatars sur le cours inférieur de la Volga. Cette même année, un *beg* (seigneur) tatar, Murat Demir Reza – plus tard russifié en Rezanov<sup>11</sup> –, jura fidélité au tsar moscovite, se voyant accorder en récompense un titre de noblesse.

Contrairement à la noblesse féodale d'Europe occidentale, qui possédait elle-même la terre, celle de Russie était censée être avant tout au service exclusif de l'empereur. Ses membres étaient des *namestniki*, littéralement « hommes placés », auxquels on concédait domaines et vassaux afin de subvenir à leurs besoins ainsi qu'à ceux de leur famille, mais ces territoires demeuraient propriété du souverain. En cela, comme pour ce qui était des habits de cour, des armes, des armures ou encore des usages diplomatiques<sup>12</sup>, la cour moscovite ressemblait beaucoup aux khanats qu'elle avait annexés. Murat Demir Reza n'eut aucune difficulté à passer du statut de seigneur tatar à celui de noble moscovite. Russifiés et baptisés dans la religion orthodoxe en une génération, les Rezanov devinrent des serviteurs dévoués et énergiques des tsars.

En 1697, l'empereur Pierre I<sup>er</sup> – surnommé plus tard « le Grand » – s'embarqua pour une expédition de dix-huit mois incognito qui l'emmena, entre autres, en Hollande et en Angleterre, expédition au cours de laquelle il apprit de nombreuses techniques utiles, telles que l'arrachage de dents, la

construction navale ou encore le tournage sur bois. Alors âgé de vingt-cinq ans, le tsar découvrit également maintes merveilles de la technologie occidentale. L'une d'elles était la brouette, que Pierre et ses compagnons, lorsqu'ils étaient ivres, employaient pour s'envoyer les uns les autres dans les impeccables haies de houx de Sayes Court, la demeure de Deptford qu'ils louaient au mémorialiste John Evelyn. (Après le départ de l'ambassade impériale, il fut demandé à Sir Christopher Wren, l'architecte du roi, de réparer les dégâts causés aux jardins tandis que Charles II se chargeait pour sa part de régler les trois cent cinquante livres sterling qu'avait coûté le saccage de ses invités russes<sup>13</sup>.) Mais surtout, son intérêt nouveau pour toutes les avancées de la modernité – depuis le tuyau d'incendie et l'étude des papillons jusqu'à l'urbanisme et l'astrologie – inspira à Pierre de lancer sa patrie arriérée dans une véritable révolution culturelle.

À son retour, il introduisit des changements dans la noblesse, interdisant les mariages arrangés, mais aussi les caftans ainsi que les hautes toques tatares, et instaurant une taxe pour les boyards qui refuseraient de se raser la barbe à l'occidentale. Le modernisme de Pierre s'arrêta toutefois au seuil de la réforme politique : il considérait toujours les aristocrates comme des serviteurs de l'État et des agents de sa volonté monarchique. Durant les dernières années de son règne, Pierre codifia les diverses strates de la bureaucratie, de l'armée et de la cour russes, qu'il hiérarchisa en une table des Rangs unifiée. Son idée était de créer une classe noble de bureaucrates instruits, chacun des quatorze rangs correspondant à un degré dans la noblesse. Ainsi, tout homme prometteur – sans parler d'une kyrielle d'étrangers ambitieux – pouvait être intégré à l'aristocratie en vertu du service qu'il rendait à l'État. Une partie de la noblesse héréditaire – principalement de vieilles familles moscovites alliées à la première épouse de Pierre, dont il était séparé – tenta de résister, mais se retrouva bientôt marginalisée. D'autres familles, en revanche, plus récentes et plus opportunistes, comme les Rezanov, comprirent rapidement qu'elles avaient beaucoup à gagner du bouleversement imposé par l'empereur et elles se modelèrent sur l'image de cette ère nouvelle.

Né en 1699, Gavriil Andreïevitch Rezanov, le grand-père de Nikolaï, avait reçu l'éducation typique de l'époque pétroviennne. Dans la Russie de Pierre le Grand, les activités qui avaient le vent en poupe étaient la guerre, le génie ou encore la navigation, or le jeune Gavriil maîtrisait justement la géométrie, les mathématiques, l'ingénierie et la construction navale ; en outre, il faisait partie des premiers résidents de la nouvelle ville fondée par l'empereur sur la Neva. En 1723, Gavriil Rezanov travaillait comme ingénieur sur l'un des projets qui tenait particulièrement à cœur au tsar : un canal de quelque cent quinze kilomètres visant à relier la Volga à la Baltique en évitant le lac Ladoga, aux eaux tumultueuses.

Le canal de Ladoga était un modèle de projet pétrovien : vaguement scientifique et techniquement ambitieux, avec ses doubles écluses et ses berges renforcées. Mais pour réaliser cet ouvrage de conception moderne et occidentale, on recourut au travail forcé de milliers de soldats ainsi que de paysans appartenant à l'État. Un peu à l'image de Saint-Petersbourg elle-même, ce canal était plus un objet de vanité qu'une entreprise réellement utile, car, profond d'un mètre seulement, il ne pouvait être emprunté que par des péniches à faible tirant d'eau. En une génération, il fut abandonné au profit d'un autre canal parallèle, plus profond, et il ne subsiste aujourd'hui de l'ancienne voie d'eau qu'un fossé pittoresque envahi par les herbes folles qui passe entre les datchas de la rive sud du lac.

Le supérieur de Gavriil Rezanov sur ce chantier était un soldat et ingénieur originaire du Danemark : Burckhardt Christoph von Münnich. À l'instar de maints autres aventuriers militaires venus tenter leur chance à la cour de Pierre, Münnich ne rechignait pas à sacrifier des vies russes sur l'autel de ses ambitions. Néanmoins, Gavriil Rezanov s'épanouit sous sa férule sévère, et, à l'achèvement du canal en 1730, il était devenu son adjoint en charge de la construction. Le Danois devait se révéler un protecteur bien utile. À la mort de Pierre le Grand, en 1725, sa veuve – l'impératrice couronnée Catherine I<sup>re</sup> – nomma Münnich *général en chef*, le grade le plus élevé dans l'armée russe. Celui-ci entreprit par la suite d'ouvrir la première école d'ingénieurs de Russie et de fonder officiellement le régiment Izmaïlovski. Lorsque l'impératrice

Anne – nièce de Pierre le Grand et deuxième des quatre tsarines qui dirigèrent le pays au XVIII<sup>e</sup> siècle – accéda au trône en 1730, le général Münnich joua un rôle clé dans l'accomplissement de son grand dessein : imposer la puissance russe jusqu'au cœur de l'Europe<sup>14</sup>.

Les campagnes de Münnich constituèrent une répétition en miniature des grandes conquêtes que l'empire allait effectuer sous le règne de Catherine II. Il assiégea le port de Dantzig, dans l'est de la Prusse, et permit ainsi à la Russie, en 1736, d'installer en Pologne le premier des divers rois-marionnettes qui lui seraient inféodés. Puis il emmena son régiment Izmaïlovski vers le sud pour l'engager dans la première d'une série de campagnes contre le khanat tatar de Crimée, ultime avant-poste de la Horde d'or. Le major Gavriil Rezanov était l'un des nombreux aristocrates d'origine tatare qui entreprirent alors de marcher contre leur ancien peuple. Parmi les officiers figurait également le baron Hieronymus von Münchhausen, dont la chronique invraisemblable du siège de la forteresse turque d'Özi et autres « Merveilleux voyages et campagnes militaires en Russie » devinrent, sous la plume d'un parodiste anonyme, un classique de la comédie publié en 1781 : *Les Surprenantes Aventures du baron de Münchhausen*.

Mais c'est avec le déclenchement de la guerre de Sept Ans, en 1756, que vint la chance de la Russie – et celle de Rezanov. Provoqué par une escarmouche coloniale entre les forces britanniques et françaises en Pennsylvanie, ce conflit fut par de multiples aspects la première véritable guerre mondiale. Au moins une quinzaine de puissances et de principautés européennes y prirent part et les hostilités s'étendirent du Canada jusqu'à l'Inde en passant par les Philippines. On estime que près d'un million quatre cent mille personnes sur tout le globe trouvèrent la mort durant ce long affrontement, qui détruisit beaucoup de nouvelles colonies et plongea dans la misère une multitude de gens en Europe centrale<sup>15</sup>.

La Russie parvint à éviter de se laisser trop entraîner dans les événements, mais son implication marginale dans la guerre de Sept Ans devait cependant avoir un impact profond sur son rang en tant qu'empire européen et puissance navale. L'impératrice Élisabeth I<sup>re</sup> – l'impétueuse fille de Pierre le Grand,

qui avait pris le pouvoir en 1741\* – commença par une très opportuniste annexion de territoire, ordonnant à son armée d’envahir les provinces baltiques de l’est de la Prusse pendant que le roi Frédéric le Grand était occupé à attaquer la Bohême. En 1760, les troupes d’Élisabeth s’emparèrent de Berlin\*\*. Même si elles s’en retirèrent rapidement, la Russie conserva Kœnigsberg, capitale des provinces orientales de Prusse et ancien site du sacre des rois de Prusse. La conquête de la ville par les Russes marqua l’arrivée définitive d’un nouvel acteur, à la fois puissant et imprévisible, sur la scène politique d’Europe centrale. Et Gavriil Rezanov, désormais lieutenant-général et héros de guerre décoré, fut nommé premier commandant russe de la place de Kœnigsberg.

Il fit probablement la connaissance de Gavriil Okounev à l’Amirauté de Saint-Pétersbourg, un bâtiment de quatre cents mètres de long abritant un complexe de bureaux, de corderies, de cales de radoub et de fosses de sciage qui se dressait sur la rive sud de la Neva, à côté du tout nouveau palais d’Hiver. Le major-général Okounev, noble de Pskov et talentueux charpentier de marine, avait été désigné en 1746 responsable de la construction navale russe pour la zone Baltique, activité qui, après la chute de Kœnigsberg, se concentra sur le vieux port prussien de Pillau. Okounev et Rezanov avaient donc beaucoup d’affaires à traiter ensemble.

En dehors de leur intérêt professionnel pour tout ce qui touchait à la navigation en mer Baltique, les deux Gavriil avaient de nombreux autres points communs : nés l’un comme l’autre en 1699, ils étaient des militaires qui devaient leur position actuelle à la guerre de Sept Ans et dont les familles respectives avaient été anoblies par Ivan le Terrible – les Okounev neuf ans avant les Rezanov<sup>16</sup>. Ils étaient également proches voisins à Saint-Pétersbourg. Okounev habitait au 2 de la rue Dvoriaskaïa, sur le canal de l’Amirauté, à deux pas du quai de la Neva où logeaient les Rezanov. En termes de situation

---

\*Détenu alors par Ivan VI, neveu de l’impératrice Anne et encore bébé à l’époque, lequel sera ensuite enfermé au secret comme prisonnier d’État jusqu’à sa mort en captivité, vingt ans plus tard.

\*\*Ce devait être la première des trois invasions russes de l’Allemagne : « Ivan » reviendrait à Berlin en 1814 et, en assez grand nombre, en 1945.

sociale, c'était Rezanov qui, classé au troisième niveau dans la table des Rangs, avait la position la plus élevée ; toutefois, grâce aux immenses domaines familiaux de la région de Pskov, c'était Okounev le plus riche. Tout bien compté, que ce soit financièrement ou socialement, les deux hommes faisaient la paire, et c'est donc le plus naturellement du monde que les généraux finirent par envisager un mariage arrangé entre leurs enfants, Piotr, le fils de Rezanov, jeune soldat du régiment Izmaïlovski de la garde impériale, et Alexandra, la fille d'Okounev. En 1764 naquit à Saint-Pétersbourg Nikolaï Petrovitch Rezanov, le premier enfant du couple.

Malheureusement pour Alexandra – et, on l'imagine, au grand dam de son père et de son beau-père –, la carrière militaire de Piotr Rezanov se révéla décevante. Trop jeune de quelques années pour profiter de la frénésie de promotions, de pillages et de gloire qui avait accompagné la guerre de Sept Ans, Piotr se rendit vite compte qu'avec la paix intervenue entre la Russie et la Prusse, l'armée constituait une impasse d'un point de vue professionnel – du moins jusqu'au déclenchement du prochain conflit. Contrairement à ses aînés, cependant, il y avait pour lui d'autres options que l'armée. Architecte de l'alliance avec la Prusse qui entraîna la malencontreuse (pour Rezanov, en tout cas) cessation des hostilités entre les deux nations, le tsar Pierre III ne régna que cent quatre-vingt-six jours avant d'être détrôné par son énergique épouse allemande en juillet 1762. Néanmoins, l'une des rares lois à avoir survécu à son règne éphémère libérait la noblesse du service obligatoire envers l'État imposé par son illustre et homonyme ancêtre Pierre le Grand. Pierre III négligea, hélas, d'abroger l'autre partie de l'ancienne loi qui interdisait aux membres de l'aristocratie de se lancer dans le commerce. Ce qui signifiait que les nobles avaient désormais la possibilité de choisir leur carrière, si l'on peut dire, mais ce choix était des plus restreints : entre le service de l'État et l'oisiveté.

Reste que pour les aristocrates aux moyens modestes, comme Piotr Rezanov, le chômage n'était pas une solution envisageable. Il existait trois possibilités au sein du service civil de l'État. Si vous étiez ambitieux et que vous aviez des relations, vous pouviez tenter de faire votre trou à la cour impériale, la capricieuse *fons et origo* de tous pouvoirs, richesses et privilèges.

Si vous étiez issu d'un milieu social inférieur, il y avait le gouvernement civil, c'est-à-dire le Sénat – qui supervisait la bureaucratie – et les dix ministères. Ce fut le chemin qu'emprunta résolument Ivan, le frère cadet de Piotr, qui rejoignit le corps (le terme de l'empereur lui-même pour désigner ses ministères embryonnaires) des Affaires étrangères où il termina directeur de cabinet adjoint de sa chancellerie, dans les années 1770. Mais il existait une troisième voie : une carrière dans les lointaines colonies sauvages de Russie. C'était risqué, dangereux et pas totalement honorable, mais on pouvait s'y enrichir considérablement. Comme nombre de jeunes nobles dans le besoin à travers l'Europe, Piotr Rezanov décida de quitter sa terre natale et de chercher fortune dans des régions éloignées, et en l'occurrence, pour un jeune aristocrate russe, les territoires presque incivilisés de Sibérie.